



Le petit jardinier en son grand potager

Réjane Peigny



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Copyright : Régine Vandamme

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2006



Le petit jardinier en son grand potager

Réjane Peigny

C' est un pays reculé où rien jamais n'a voulu pousser. Juste le chêne vert et l'herbe sèche. Un pays de monts, de vent et de pierres, de contrastes. Les villages n'y portent pas de nom. On n'en a pas besoin. On suit son troupeau et les chèvres connaissent tous les chemins. On cultive sans y croire ce que la terre consent à nourrir, de tout petits lopins épierrés, juste de quoi tenir. On accepte les enfants qui naissent sans qu'on les ait voulus, car tous ne survivent pas. Les hommes sont rudes, qui essaient de croire encore en Dieu.

Il est dans ce pays de chevriers un homme dont nul ne sait rien. On s'est habitué à sa lointaine présence sur le coteau d'en face, là où la terre n'appartient à personne. Les chèvres évitent ce versant et on dit qu'un loup...

Ce petit homme est robuste comme un tronc, ses jambes sont courtes, ses mains sont vertes et ont forme de fourches-bêches. Est-ce sa peau, couleur de chamoisette ou ses prunelles, qui passent du mauve au gris selon la météo?, quelque chose en lui est étrange. Il ne compte ni n'écrit ni ne lit, mais ce n'est pas rare. Il ne parle pas, mais à qui parlerait-il? Il boit l'eau de la pluie. De deux bois frottés, il fait un feu. Il s'est construit un abri en forme de tipi, en bordure de la clairière. Il attrape chaque année un louveteau, parfois un renard, boit son sang, en garde la fourrure et offre sa viande à la nature. Il ne se nourrit que de fleurs, de grains, de légumes et de fruits. Et il est bien nourri. Sur son passage, et sans doute est-ce cela le plus étrange, les chemins fleurissent. C'est qu'il sait, du fond de son âme, choisir les meilleures graines et les faire stratifier. Il sait quand sarcler ou biner, fumer ou pailler. Comme personne, il sait aussi ressuyer avant de composter. Et comme il sait ensiler, il a de quoi manger tout l'hiver.

C'est un protégé des Cieux, dit-on au village. Car on ne comprend pas. La patate a toujours eu le mildiou et la courgette souffert de l'oïdium. Alors, on cherche des explications. Ou un coupable. Et on l'épie, maintenant, comme on l'a ignoré, longtemps. On va par deux sur le coteau d'en face. Et voilà : on a vu.

Un potiron pulpeux, ça rend susceptible. Un fier artichaut, ça vous nargue. Un fenouil charnu, ça éveille la colère. Et quand les radis piquent bien, ça tourne la tête et c'est contagieux. Et puis ces coquelicots qui sèment au vent leur carnation ! Dans ce pays de vert de gris, le rouge, ça fait tache. Tout ça, c'est trop pour un seul homme, fût-il réellement protégé des Cieux. Ailleurs ou en d'autres temps peut-être le trouverait-on seulement différent, voire talentueux, mais ici on se méfie des ailleurs, de la différence et du talent.

Quand vient le long hiver, dans les mesures qui se font petites sous le vent, les femmes raclent le fond des plats et partagent le lait allongé d'eau entre les enfants blafards et les vieux qui s'endorment autour du poêle. Décembre est particulièrement mauvais. On le sait tous : il n'y a pas que la mâche qui ne le passera pas, cet hiver-ci.

Et effectivement, un matin, un villageois attelle le corbillard. La taille de la boîte tirée par la jument percheronne, suivie de son cortège d'ombres, ne dépasse pas celle d'une fleur d'ail.

L'homme, en face, seul parmi ses fèves, ses chicons et ses carottes, se sent mal. Pourquoi ses yeux coulent-ils ?

La nuit venue, il s'emballe dans sa peau de loup et, pour la première fois, pénètre dans le village. Il marche tout bas pour éviter que le gel craque. Sous la fourrure, tout contre sa peau, des vivres. Il s'apprête à déposer ici une botte de cresson de rivière et quelques endives. Et là où la cheminée



ne fume pas, une grosse betterave tardive et quelques fagots de bois. Sous l'œil noir de la nuit, il va, les légumes sous le bras et, aux lèvres, un léger sourire. C'est peut-être cela, d'ailleurs, qui le rend étrange, ce sourire, indélébile.

Les hommes, là-bas, ont le sommeil léger. D'un coin sombre claque un premier coup de feu. Pommes et navets roulent et glissent sur le sol alors que, du fond de son lit, chacun reconnaît le bruit du fusil. Les femmes en cheveux, les hommes en chemise, les enfants pieds nus, les grands-pères pliés sur leur canne, tous sortent. On crie : « Au loup ! » Chacun tire un coup. Le père Pinard en tire deux.

La bête doit être loin... On s'apprête à rentrer, quand un cri résonne : une fillette s'est tordu la cheville. En glissant. Sur un oignon ! Et plus loin, un poireau...

On a tout de suite reconnu les légumes du protégé des Cieux. Le Conseil du village se réunit et on parle, pendant des heures. Au bout desquelles, le Conseil, en la personne du père Pinard, décide de convoquer, dès le lendemain, le jeune maître d'école. Mandaté ici il y a peu par une quelconque autorité étrangère, il sait parler et compte plus vite que personne. Ce sera une manière de l'aider à s'intégrer. Le père Pinard lui prêtera deux de ses fils.

Les hommes du conseil se couchent à l'heure où les premières fenêtres du village s'éveillent, et où l'on voit passer deux hommes jeunes. Ils viennent d'en face, l'un poussant une brouette pleine, l'autre trébuchant sous un sac de jute boursouflé. La nouvelle se répand comme la grippe. En moins de trois minutes, on est tous dehors. C'est l'assaut. On s'arrache les poivrons séchés, on se sauve avec des tresses d'ail en lambeaux et des radis noirs encore enrobés de sable.

Face au père Pinard, qui veut toujours envoyer le maître en éclaireur, il y en a de plus inquisiteurs : on va réquisitionner et tout brûler ! Non, il faut partager ! Oui, mais à chacun selon ses mérites ! Non, selon ses besoins... On se prépare au pillage, à la guerre. Le père Pinard laisse les villageois se défouler quelques instants, il faut bien purger de temps à autres, avant d'intervenir d'une gueulante qui stoppe net le carnage.

Et le maître d'école part, deux costauds, roulant des mécaniques, en escorte.

L'homme vêtu de sa peau de loup les regarde venir. Il a un peu peur des deux qui courent de droite et de gauche en glapissant, qui furètent partout. Mais le premier l'intéresse.

Le maître vient en ami. Il parle. L'autre, immobile, sourit. Très vite, le maître abandonne les mots au profit des gestes. Quand il jette un regard gourmand sur les réserves de marrons, l'autre sourit encore. Quand il croque un pied de céleri, toujours l'autre sourit. Le maître relève à son tour les coins de ses lèvres. Il renvoie ses deux gorilles au village : il faut qu'ils reviennent avec des brouettes et des sacs solides. Et, en échange, avec quelques vêtements convenables, en laine de cabri.

Le bardot et la jument sont déjà attelés, on a même préparé la charrette à bras, à laquelle on a noué un chiffon blanc. Tout le village se met en route. Les enfants courent, puis vient le peloton emmené par le père Pinard, et suivent les femmes et les hommes qui portent caisses et fûts. A la traîne arrive une vieille avec sa bible, qui ne veut pas manquer ce pèlerinage.

Le maître d'école surveille et ordonne leur arrivée. On se sert, avide, en observant du coin de l'œil l'homme loup et sa fine grimace. Trop généreux pour être honnête, pense-t-on, en remplissant jusqu'à sa culotte. Et on repart vite,



méfiant, semant des noix et des châtaignes que les enfants ramassent comme des trésors.

Chaque matin, le village se sert de victuailles, de fagots de bois et, chaque matin, la réserve est remplie. Personne ne pose de questions. On ne parle pas la bouche pleine ! On digère dans la chaleur du foyer et la méfiance se mue en indifférence. Le père Pinard gueule moins, les gosses choisissent des jeux plus calmes, les vieux dorment plus longtemps et les femmes se donnent plus souvent à leur mari.

Lorsque s’amorce enfin le dégel, les brouettes ont dessiné, d’un versant à l’autre, un sentier sinueux où bientôt défilent des primeurs gorgées, magnifiques. Le maître d’école vient chaque jour vérifier que les habitants respectent l’homme et les lieux. Chacun y met du sien, trop content de remplir son assiette et de vider, peu à peu, la cave de son rebus. On lui laisse un sifflet, des sandales, un calendrier, un plat ébréché, un poêle troué, et on prend, en échange, quelques poignées de vivres en plus. Certains cherchent encore sous la roche où se cache l’anguille, mais la majorité se contente de profiter de la protection des Cieux. Une gamine, un jour, lui glisse un morceau de miroir devant les yeux. Il se regarde avec curiosité, il voit pour la première fois les coins de ses lèvres relevés. Quand il veut lui donner une belle courge, elle a déjà disparu.

Un soir d’été, le père Pinard déboule au cœur du village précédé d’une pétarade et talonné par une épaisse fumée odorante. Il a acheté un fourgon automobile. Désormais, ses deux fils, les costauds, partent chaque semaine au village voisin, la remorque lourde de victuailles, et reviennent l’haleine franchement anisée, la carrosserie poussiéreuse et les poches gonflées de billets, que le père Pinard partage selon une logique bien à lui.

A la Saint-Constant, le petit jardinier est officiellement invité au feu de l’équinoxe. C’est

la deuxième fois qu'il pose le pied sur la pierre du village. Le Père Pinard déroule les plans des greniers que l'on verra bientôt s'élever autour de ce qu'on appelle déjà pompeusement la place du marché. Le petit jardinier se voit offrir une chemise à carreaux, un pantalon à poches, un tablier bleu, un chapeau de paille et quatre gros sacs pleins de graines.

La place du marché s'est vue octroyer deux platanes et ce sont maintenant les habitants des villages voisins qui se déplacent. On a ouvert une auberge et on bâtit de sérieux espoirs sur le tourisme dont parle le père Pinard, qui a envoyé son cadet en ville pour ramener des livres sur le commerce et pour vérifier si le village figure bien sur la carte. C'est qu'il a forcé, le village ! Il compte maintenant un comptable, un employé, un mécanicien, deux chauffeurs, trois manutentionnaires et de nombreux marchands. Les enfants ont des cahiers neufs, les femmes deviennent coquettes. On n'oublie pas le petit jardinier qui voit brusquement son confort s'élever au rang d'une cabane en rondins avec une cheminée, un lit, une table, une chaise, une bassine et même de jolis rideaux crochetés.

Le maître, qui ne reste pas un jour sans venir, a remarqué que le petit jardinier ne se trompe jamais lorsqu'il partage les tomates en cageots. Il s'attelle à la tâche et voilà que notre bonhomme sait compter. Le maître voudrait aussi le voir noter les chiffres. C'est qu'il veut prouver à tous la vive sensibilité du petit homme. Et l'élève, qui voudrait tant plaire à son maître, remise son sourire et s'applique. Mais les doigts verts ne parviennent pas à saisir le crayon.

Un autre jour, arrivé en avance, l'instituteur l'entend répéter des phrases toutes faites, comme on chante dans une langue étrangère. En quelques jours, voilà qu'il se met à parler ! Il répète tout ce qu'il a entendu, sait nommer les

légumes, les outils, puis composer des phrases. Chacun désormais l'invite à sa table. C'est que son agréable compagnie se double systématiquement de quelques étrennes.

A force d'épierrer les terres du coteau pour agrandir son potager, ses doigts, un soir, se mettent à saigner. Ça ne sent pas bon. C'est le pus. Un médecin est amené de la ville, qui lui bande les deux mains et lui ordonne le repos. Le conseil est réuni d'urgence et palabre. Quand le père Pinard a une idée géniale : pendant sa convalescence, on va louer des machines, on va aménager un immense potager tout autour du village, on pourra même y planter des vignes.

Les machines viennent. On en profite pour raser plus loin : le village aura aussi son église. C'est pas que l'on se soit mis à croire, mais.

Pour la première fois de sa vie, le petit jardinier est inactif. Il a le temps . Il imite le Maître et voilà qu'il lit ! Il a le temps. Il écoute, il regarde. Et voilà qu'il remarque que le corps de la fillette au miroir s'est potelé. Il a le temps, et ses émotions deviennent sentiments. La nuit, il lui confectionne des bouquets de roses rouges qu'elle revend au marché pour s'acheter du rouge pour les lèvres. Le petit jardinier passe des heures à se demander le goût que cela peut avoir.

Et comme elle ressemble à un personnage de roman, il ose. Il imite ce qu'il a maintes fois lu...

Personne ne trouve rien à y redire, alors dès que l'église est dotée de vitraux, on les marie. On mange, on boit, on danse. Les roses embaument, les cigognes s'arrêtent sur les cheminées. Tout ça semble là de toute éternité....

(Ce texte est extrait d'une version longue, illustrée par Dominique Maes.)



 La Première

 la deux



 La Libre BELGIQUE